

NAUFRAGE

ET

AVENTURES

DE M. PIERRE VIAUD;

NATIF DE ROCHEFORT,

CAPITAINE DE NAVIRE.

..... *Forſan & hæc olim meminiffe juvabit.*
Virg. *Æneid.* Lib. I.

NOUVELLE ÉDITION.



A BORDEAUX,

Chez les Freres LABOTTIERE, Libraires,

ET A PARIS,

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques;
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Naufrage et aventures de M. Pierre Viaud, natif de Rochefort, capitaine de navire

Pierre Viaud



les frères La Bottière, Bordeaux, 1780

Exporté de Wikisource le 12/12/2016

P R É F A C E

Les aventures de M. Viaud sont faites pour intéresser les cœurs honnêtes & sensibles. On sera étonné des infortunes affreuses qu'il a éprouvées pendant quatre-vingt-un jours, depuis le 16 Février 1765 jusqu'au 8 Mai 1766. On conçoit à peine comment un homme a pu vivre dans une situation aussi terrible. C'est dans cette occasion qu'on peut dire que la vérité n'est pas vraisemblable. Mais tout ce qu'on rapporte dans cette Relation est attesté. M. Viaud est actuellement plein de vie, & estimé de ceux qui le connoissent. Sa bonne foi, son intelligence dans la Marine, lui ont mérité la confiance de plusieurs Négocians. Il ne craint pas de publier ses Aventures, & de les laisser paroître sous son nom : c'est lui-même qui les a écrites ; on n'y a changé que quelques mots & quelques expressions en faveur de ces lecteurs difficiles, auxquels le style simple & souvent grossier d'un Marin auroit pu déplaire ; mais on a conservé précieusement ses idées, ses réflexions, & autant qu'il a été possible, la manière de les rendre : on a préféré à une plus grande correction, cette rudesse marine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui n'est peut-être pas sans mérite, & qui a sur-tout un ton de franchise & de vérité que

que l'on verra certainement avec plaisir. On laisse l'élégance & la délicatesse du style aux Romanciers, qui en ont besoin pour dédommager leurs Lecteurs du vuide de leurs productions. Quel effet pourroient produire, sans cet attrait, les actions souvent mal imaginées de leurs Héros chimériques ? Elles attacheroient peut-être les jeunes gens qui recherchent avidement ces fortes d'Ouvrages, & dont le goût n'est pas difficile ; mais les hommes faits les mépriseroient sans les lire. Les infortunes de M. Viaud n'ont pas besoin de ces ornemens étrangers. On ne trouve pas ici l'histoire de la vie : on n'y voit que la relation de son naufrage, & des malheurs qui l'ont suivi. M. Pierre Viaud est Capitaine de Navire, & a été reçu en cette qualité à l'Amirauté de Marennes au mois d'Octobre 1761. C'est par erreur que dans la première Edition de son Naufrage on a dit qu'il étoit de Bordeaux : on a été trompé par une personne qui prétendoit être bien instruite. On ne pouvoit consulter M. Viaud qui étoit alors absent : il a écrit lui-même pour avertir de cette erreur peu importante sans doute & facile à corriger.

Qu'il nous soit permis d'ajouter un mot sur cette nouvelle Édition : on a lieu d'espérer qu'elle sera aussi-bien accueillie que la première : on en a retranché quelques répétitions ; c'est à ces seules corrections qu'on a dû se borner. Ce n'est pas ici un Roman qu'on peut augmenter ou élaguer à sa volonté. Les faits ont dû rester tels qu'ils sont. Quelques Lecteurs ont été révoltés du meurtre du Nègre : on n'entreprendra pas de le justifier ; mais on les prie de considérer un instant les circonstances dans lesquelles se trouvoient M. Viaud & sa malheureuse compagne, lorsqu'ils se porterent à cette atrocité. Le desespoir

& la faim qui la leur firent commettre, les excusent peut-être en partie. Plusieurs personnes ont prétendu que ce fait n'étoit pas vraisemblable, & en ont conclu que la relation n'étoit qu'un roman. Si ce trait étoit unique, leur incrédulité pourroit être fondé ; mais les voyageurs en fournissent une infinité d'exemples, dont la plupart sont assez connus. Qu'elles nous permettent de leur en citer un qui l'est moins ; nous le rapporterons d'après la déposition qui en fut faite au commencement de l'année 1766, entre les mains de M. George Nelson, Lord-Maire de Londres, & reçu par M. Robert Shank, Notaire public.

David Harrifon, Commandant du petit Bâtiment la Peggy, de la nouvelle Yorck, s'étoit rendu à Fyal, l'une des Acores, où il avoit chargé du vin & des eaux-de-vie. Il en étoit parti le 24 Octobre 1765 pour retourner à la nouvelle Yorck.

Dès le 29 le vent qui étoit favorable changea tout-à-coup ; des tempêtes qui se succéderent jusqu'au 1^{er} Décembre suivant, endommagèrent beaucoup son vaisseau, y ouvrirent des voies d'eau, renversèrent les mâts, déchirèrent les voiles, & les mirent toutes hors d'état de servir, à l'exception d'une seule. Le mauvais temps continua encore après le premier Décembre. Les provisions étoient épuisées ; le navire avoit été écarté de sa route, il ne pouvoit avancer : l'équipage étoit dans la situation la plus déplorable, n'attendant des secours que du hasard. Un matin on apperçut deux vaisseau ; l'un de la Jamaïque, & faisant route pour Londres & l'autre de la nouvelle Yorck, allant à Dublin. L'agitation de la mer ne permit pas au Capitaine Harrifon de s'approcher de ces vaisseaux qui furent bientôt hors de sa vue. L'équipage désespéré, manquant de tout,

le jetta sur le vin & sur les eaux-de-vie de la cargaison : il abandonna au Capitaine deux petites mesures d'eau de quatre pintes chacune, qui étoit l'unique reste des provisions. Quelques jours s'écoulerent. Les matelots parvinrent, en s'enivrant, à adoucir les déchiremens de la faim. Ils rencontrèrent bientôt un nouveau navire ; ils lui firent les signaux ordinaires pour marquer leur détresse : ils eurent la consolation de voir qu'on y repondoit. La mer étoit calme ; les deux vaisseaux s'approcherent : on promit du biscuit aux malheureux ; mais on ne le leur donna pas sur le champ. Le Capitaine s'excusa de ce délai sur une observation qu'il avoit commencé & qu'il vouloit finir ; & il eut la barbarie de s'éloigner sans tenir sa parole ; la consternation & le désespoir de l'équipage de la Peggy augmentèrent. Il y avoit encore une paire de pigeons & un chat vivans dans le bâtiment : on les dévora les uns après les autres. La tête du chat échut au Capitaine, qui assure qu'il n'a jamais rien mangé de plus délicieux. Les huiles, les chandelles, les cuirs, servirent encore d'alimens à ces malheureux, & furent consommés le 28 Décembre. On ne fait comment ils vécurent jusqu'au 13 Janvier suivant ; ils étoient encore tous vivans. Le matin ils se rendirent dans la chambre d'Harrison, qui étoit retenu au lit par la goutte. Le Contre-mâitre prenant la parole, après avoir peint des couleurs les plus terribles la situation déplorable à laquelle ils étoient tous réduits, lui déclara qu'il étoit nécessaire d'en sacrifier un pour sauver les autres, & qu'ils étoient résolus de tirer au fort. Le Capitaine fit tout ce qu'il put pour les détourner de cette horrible résolution. Ils ne l'écoutèrent pas : il lui répondirent qu'il leur étoit indifférent qu'il l'approuvât ou non ; que ce n'étoit point par déférence qu'ils lui en avoient

fait part ; & que s'ils l'avoient prévenu qu'ils alloient tirer au fort, c'étoit parce qu'il en devoit auffi courir les risques lui-même : car, ajouteraient-ils, l'infortune générale anéantit toutes les distinctions. Ils le quitterent à ces mots, & monterent sur le pont où ils firent parler le fort.

Le Capitaine avoit un Negre, ce fut lui qui périt le premier. Il y a lieu de soupçonner que les Matelots s'étoient contentés de feindre de tirer au fort, & l'avoient fait tomber sur lui. Il fut immolé sur le champ. L'un d'eux pressé par la faim, lui arracha le foie & le dévora, sans avoir la patience de le faire griller. Il en tomba malade, & mourut le lendemain avec tous les simptômes de la rage. Ses camarades auroient bien voulu le conserver pour le manger après le Negre ; mais la crainte de mourir comme lui les en empêcha, & ils le jetterent dans la mer.

Le Capitaine ne voulut point partager leur horrible repas ; il se contenta de son eau qu'il mêloit avec un peu de liqueur, & il ne prit point d'autre nourriture. Le corps du Negre ménagé avec beaucoup d'économie, dura jusqu'au 26 Janvier. Le 29, la troupe resolut de chercher une autre victime : elle alla encore en instruire Harrison, qui fut forcé d'y consentir ; mais craignant que s'il laissoit les Matelots le soin de faire prononcer le fort sans lui, ils ne lui donnassent par beau jeu, il ranima ses forces : il fit écrire sur de petits billets le nom de chaque homme, & après les avoir pliés, il les mit dans un chapeau. L'équipage resta dans le silence pendant ces préparatifs : la terreur étoit peinte sur tous les visages. Celui qui porta la main au chapeau pour en tirer un billet, ne le fit qu'en tremblant : il le remit au Capitaine qui l'ouvrit, lut tout haut & leur fit lire le

nom de David Flat. Le malheureux que le fort avoit nommé, parut se resigner tout-à-coup. Mes amis, dit-il à ses compagnons, tout ce que j'ai à vous demander, c'est de ne me pas faire souffrir : dépêchez-moi aussi promptement que le Negre ; & se tournant vers celui qui avoit fait cette première exécution : c'est toi que je choisis, ajouta-t-il, pour me porter le coup mortel. Il demanda ensuite une heure pour se préparer à la mort. Ses compagnons fondirent en larmes, la pitié combattit la faim, & ils résolurent de retarder le sacrifice jusqu'au lendemain matin à onze heures. Ils se déterminèrent à ce délai dans l'espérance de trouver quelque autre secours. L'infortuné Flat n'en reçut qu'une foible consolation. La certitude de mourir le lendemain fit sur lui une impression si profonde, qu'il tomba dangereusement malade. Son état devint si cruel, qu'avant la nuit quelques Matelots proposerent de le tuer sur le champ, pour mettre fin à ses souffrances. Mais la résolution qu'on avoit prise d'attendre au lendemain matin, prévalut. À dix heures & demie on avoit déjà allumé un grand feu pour rôtir les membres du malheureux Flat. Celui qui devoit le tuer chargeoit déjà le pistolet dont il vouloit se servir, lorsqu'on apperçut un vaisseau : c'étoit la Susanne qui revenoit de la Virginie, & faisoit voile pour Londres. Le Capitaine instruit de l'état de la Peggy, fit porter à l'équipage les secours les plus prompts, & le conduisit à Londres. Deux matelots périrent pendant la route. Flat recouvra sa santé, & le Capitaine Harrison à son arrivée fit la déclaration dont on vient de voir le précis : elle est aussi authentique qu'on peut le desirer, & peu de relations font aussi attestées que celle-là. Il étoit intéressant pour le Commandant de la Peggy qu'elle le fût, parce qu'il devoit répondre du vaisseau & de sa charge qui n'étoit point

pour son compte. Son intérêt eut pu le porter à en imposer ; mais il n'a pas été possible de douter des faits qu'il a déclarés : le témoignage de l'équipage de la *Sufanne* a confirmé son récit. Aucun motif ne pouvoit engager M. Viaud à tromper sur la situation. Il a été malheureux ; mais lui seul a perdu dans son voyage, ainsi que ses compagnons. Il n'a écrit l'histoire de ses infortunes qu'à la sollicitation d'un ami auquel il ne pouvoit rien refuser ; & lorsqu'il a consenti à la publier, il y a été déterminé par l'espoir triste, mais consolant, de voir les âmes honnêtes & sensibles s'attendrir sur son sort.

NAUFRAGE
ET
AVENTURES
DE M. PIERRE VIAUD,
CAPITAINE DE NAVIRE.

VOUS avez été long-tems inquiet sur mon sort, mon ami ; vous étiez presque persuadé, ainsi que ma famille, que j'avois péri dans mon dernier voyage ; le tems que

j'ai passé sans écrire, vous confirmoit dans cette opinion ; ma lettre, dites-vous, a séché les larmes que l'idée de ma perte faisoit couler : les regrets de mes amis me flattent & m'attendrissent ; ils me consolent de mes malheurs passés, & je me félicite de vivre pour goûter encore le plaisir d'être aimé.

Vous vous plaignez de ce que je ne suis entré dans aucun détail sur mon naufrage ; rassuré sur ma vie & sur ma santé, vous desirez un récit plus circonstancié de mes aventures : je n'ai rien à vous refuser ; mais c'est une entreprise pénible, & dont je viendrai difficilement à bout ; je ne puis me rappeler sans frémir les infortunes que j'ai essuyées : je suis étonné moi-même d'y avoir résisté ; peu d'hommes en ont éprouvé de pareilles ; plusieurs exciteront la pitié d'une âme aussi sensible que la vôtre : quelques-unes vous feront horreur. Vous verrez à quel excès a été quelquefois le désespoir dans lequel m'ont plongé mes souffrances, & vous ne ferez point surpris qu'elles aient épuisé mes forces, affoibli mon tempérament, & qu'un état aussi terrible que le mien m'ait ôté souvent l'usage de la raison.

N'attendez pas sur-tout que je mette de l'ordre dans cette relation ; j'ai perdu la plupart des dates ; pouvoient-elles fixer mon attention lorsque j'étois accablé des peines les plus cruelles ? Chaque jour ajoutoit à mes souffrances ; le malheur présent m'affectoit trop vivement pour me permettre de songer à celui qui l'avoit précédé ; pendant près de deux mois mon âme a été incapable de tout autre sentiment que celui de la douleur ; toutes les facultés sembloient suspendues par le délire & la fureur du désespoir ; les époques se sont presque toutes effacées de ma mémoire, & je ne me ressouviens plus que

d'avoir souffert. Je vous rapporterai les faits tels qu'ils sont, sans ornement, sans art ; ils n'en ont pas besoin pour intéresser mon ami ; je suis peu exercé à écrire : vous ne chercherez pas de l'élégance dans mon style ; vous y trouverez le ton d'un Marin, beaucoup d'incorrections & de franchise.

Lorsque je partis de Bordeaux au mois de Février 1765, sur le Navire l'*aimable Sufette*, commandé par M. Saint Cric, à qui je serois de second, je ne m'attendois pas aux malheurs que la fortune me préparoit dans le nouveau monde. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai à Saint Domingue sans avoir éprouvé aucun accident. Je ne vous parlerai point de mon séjour dans cette Isle ; des soins de commerce remplirent tous mes momens ; je m'occupai enfin de mon retour en France ; le temps en approchoit ; il étoit déjà fixé ; je tombai malade quelques jours avant l'embarquement. Affligé de ce contretemps, ne l'imputant qu'au climat du pays, je me persuadai que je me rétablirais aussitôt que je l'aurois quitté ; cette idée consolante me fit desirer avec impatience le jour du départ : il arriva ; je n'en tirai point le soulagement que j'avois espéré ; la mer, le mouvement du vaisseau augmentèrent mon mal ; on me signifia que je ne pouvois continuer la route sans danger ; ma foiblesse m'en assuroit à chaque instant : je fus forcé de consentir à redescendre à terre, & l'on me débarqua dans le mois de Novembre à la Caye de Saint Louis^[1] Cette nécessité d'interrompre mon voyage fut la source de mes infortunes.

Quelques jours de repos à Saint Louis, & les soins généreux de M. Desclau, un habitant de cette Isle qui m'avoit donné un logement dans sa maison, me rendirent bientôt ma première

fanté. J'attendois avec une vive impatience l'occasion de retourner en Europe : Il ne s'en présentoit aucune ; un long séjour à Saint Louis pouvoit nuire à ma fortune ; cette inquiétude se joignoit à l'ennui qui me dévorait ; M. Desclau, mon hôte, s'en aperçut, la générosité avec laquelle il m'avoit secouru pendant ma maladie, m'avoit inspiré la reconnaissance la plus vive, & la plus tendre amitié ; je ne pus lui cacher la cause de mes chagrins ; il y prit part y n'oublia rien pour me consoler. Un jour il vint me trouver, & me tint ce discours : J'ai réfléchi sur votre situation ; la crainte de rester longtemps sans emploi est la seule chose qui vous afflige ; l'espérance d'en trouver, est le motif qui vous fait souhaiter de vous revoir promptement en France ; si vous m'en croyez, vous renoncerez à ce projet : vous avez quelques fonds, tentez la fortune, vous pourrez les tripler ; je vous en fournirai les moyens. Je compte me rendre incessamment à la Louisiane avec des marchandises dont la vente est sûre ; celles que je me propose d'y prendre à mon retour, me produiront un bénéfice honnête. Je connois ce commerce, je l'ai fait plusieurs fois, j'en connois tous les avantages ; il dépend de vous de les partager en me suivant ; vous me remercerez un jour du conseil que je vous donne.

Dans la position où je me trouvois, je n'avois pas de meilleur parti à prendre ; ce discours de M. Desclau lui étoit dicté par l'amitié ; je ne balançai pas à suivre ses avis ; je m'affociai avec lui pour une partie de son fonds ; nous fîmes les achats nécessaires, & il me servit dans cette occasion avec le zèle le plus empressé, & la probité la plus exacte. Nous fretâmes le Brigantin *le Tigre*, commandé par M. la Couture ; le chargement se fit avec toute la célérité possible, & nous nous

embarquâmes au nombre de 16, favoir, le Capitaine, la femme & son fils, son second, neuf matelots, M. Desclau, un Nègre que j'avois acheté pour me servir, & moi.

Nous appareillâmes de la rade de Saint Louis le 2 Janvier 1766, faisant route vers le trou Jeremy, petit port au nord de la pointe du Cap Dame Marie, où nous restâmes vingt quatre heures ; nous en partimes pour nous rendre au petit Goave^[2] ; mais cette seconde traversée ne fut pas si heureuse que la première. Nous essuyâmes un grain forcé de douze heures qui nous auroit infailliblement jettés sur les Cayes-mittes^[3], si la violence du vent qui céda un peu, ne nous eut permis de faire usage de la voile pour nous écarter de cette côte. Un peu moins d'entêtement, & plus d'expérience de la part de notre Patron, auroient pu nous éviter ce danger. Je commençai dès-lors à m'appercevoir qu'il avoit plus de babil que de science ; je prévis que notre voyage ne se termineroit pas sans accident, & je me promis bien d'avoir l'œil sur la manœuvre, pour prevenir, s'il étoit possible, les périls auxquels son ignorance pourroit nous exposer.

Nos affaires nous obligèrent de séjourner pendant trois jours au petit Goave ; nous dirigeâmes, en partant, notre route vers la Louifiane ; les vents nous furent presque toujours contraires. Le 26 Janvier, nous apperçumes l'Isle des Pins^[4], que notre Capitaine soutint être le Cap de Saint-Antoine. Je pris la hauteur : je découvris facilement qu'il se trompoit ; j'essayai vainement de lui démontrer qu'il étoit dans l'erreur ; son opiniâtreté ne lui permit pas d'en sortir ; il continua la route sans précaution, & il nous conduisit dans les brisans ; nous y étions déjà enfoncés, lorsque je m'en apperçus pendant la nuit à